

## **S : saxo**

À onze ans et demi, je me suis pris de passion pour le jazz. Tout le monde se prenait de passion pour quelque chose, à onze ans et demi, on entrait en sixième, longtemps tapis dans les ténèbres, les testicules entamaient leur descente vers le grand jour, on disait adieu à l'école primaire et à la figure de l'instituteur, vêtu d'une blouse, les innocentes marottes de l'enfance, timbres-poste et trains électriques, nous quittaient ; la passion pour un genre musical devenait obligatoire et devait être sans nuances. Il y avait trois genres. Certains individus astreints au piano depuis l'âge le plus tendre glissaient sans heurt dans la passion du classique, la majorité se lançait dans celle de la chansonnette, les autres adoptaient celle du rock, qui s'appelait pop, à l'époque. Mais moi, par esprit de contradiction et refus de me couler dans les moules majoritaires, je me suis pris de passion pour un

quatrième genre, le jazz. Personne n'avait de passion pour ça, moi, si. J'éprouvais une passion pour les photos sur les pochettes des trente-trois tours que j'admirais debout devant la vitrine du disquaire, le cartable au bras. On y voyait des Noirs en sueur qui triturait des instruments, l'éclat des projecteurs se reflétait sur leurs visages noirs où il mettait de grands à-plats de lumière blanche, et tout disait l'effort, dans leur pose, le travail, la torsion, le bout du souffle. Chaque détail de ces images m'était une raison d'aimer le jazz. D'abord, c'étaient des Noirs, et ma mère m'avait souvent mis en garde contre leur fond de sauvagerie toujours prêt à vous sauter à la figure pour un oui ou pour un non. Ensuite, il y avait l'effort, le travail, la sueur et même parfois le bouillonnement de la salive au coin des lèvres, cette trituration douloureuse, qui était celle de l'instrument mais aussi, aurait-on dit, celle du corps lui-même, et en pleine lumière, dans la lumière excessive et délibérée des projos, dans la volonté résolue et mystérieusement scandaleuse d'exhiber un tortillement qui, au nom de la pudeur, aurait sûrement mieux fait de rester dans les ténèbres. Et tout ça pas dans un but noble et donc légèrement ennuyeux, comme les sportifs, non, pour rien, sans raison valable, simplement pour une mélodie. Enfin, il y avait le fait que cet écartèlement, que cette souffrance avait l'air, à en juger par leurs prunelles écarquillées et toujours sur le point, aurait-on dit, de se révolter, d'aller de pair avec une forme d'extase particulièrement radicale. Autant de raisons de me prendre d'enthousiasme pour cette musique.

Mais si j'insiste sur cette forme pronominale, ce n'est pas non plus sans motifs. Une fois la décision arrêtée, il ne s'agissait pas de tergiverser, il fallait s'empoigner soi-même et s'atteler d'une main ferme au goût du jazz, ne plus le lâcher, s'y cramponner contre vents, marées et sarcasmes, pour en faire une part supplémentaire de soi, un élément extérieur patent et indéniable devenu un élément quasi interne et naturel, un ajout venu donner un peu de solidité et de fermeté à la personne molle, flasque et indécise qu'on était entre la fin de l'école primaire et le début des choses sérieuses. C'est dans ce but qu'on se prenait tous de passion pour une musique ou pour une autre, à onze ans et demi.

Donc, je me suis mis à aimer systématiquement le jazz, à me faire offrir des disques à Noël et à mes anniversaires, à lire un Marabout-Flash consacré au sujet. Tous les morceaux que j'écoutais me déplaisaient. Aucun ne correspondait à ce que j'aurais aimé entendre, aucun ne collait aux mots du Marabout, *éblouissant virtuose, ciseler de délicats soli, vibrato ample et brûlant, sonorité radieuse d'un volume énorme*. Contemplant la pochette du disque qu'on venait de m'offrir, j'imaginai les morceaux, je me figurais l'éblouissement, la brûlure, le volume énorme, puis, à l'écoute, les vrais morceaux se révélaient toujours en deçà de mes imaginations. En fait, je préférais imaginer des morceaux. Je les imaginai sous la douche, avec des bruits de bouche, ou in petto mais en esquissant de temps à autre un sautiller discret, tandis que je me dirigeais, portant mon cartable,

vers l'école et les cours de sixième. Je me représentais les morceaux et moi en train de les jouer, je me voyais photographié jouant sur la pochette d'un microsillon trente-trois tours, je n'étais pas noir mais tant pis, j'avais lu dans le Marabout qu'il y avait aussi des Blancs qui jouaient quasiment aussi bien que les autres. La question était plutôt celle de l'instrument. Ce devait être forcément un instrument soliste, un vrai, pas un de ces instruments qui ont leurs trente secondes de gloire puis retombent dans l'anonymat et le soutien rythmique, comme la contrebasse, la batterie, qui sont toujours au fond de la scène. En ce qui me concernait, je me voyais sur le devant de la scène, debout, contorsionné, tout luisant sous l'éclat des spots. Pas assis devant un piano comme un passionné de musique classique, à ce compte-là autant être effectivement passionné de musique classique. En tant que passionné de jazz, je ne pouvais me figurer jouant que de deux instruments, la trompette ou le saxo. Le cartable à la main, devant la vitrine du magasin de musique, je contemplais longuement les saxos et les trompettes. La rutilance de leur cuivre semblait l'anticipation visible et l'incarnation métallique de la *sonorité massive et torturée*, des *phrases robustes jaillissant en torrent*, de la *virtuosité inouïe*. L'idée qu'il fallait souffler dedans achevait de me transporter. Car tant qu'à faire de s'enthousiasmer pour un instrument, autant qu'il constitue un prolongement direct de la personne, un appendice, un organe métallique en plus qui semble surgir des lèvres même de la personne et donne un corps doré et triturable aux phrases robustes et aux délicats soli par lesquels s'expriment ses profondeurs soudain

manifestes. Ça me rappelait ce conte de Perrault où une bûcheronne ayant droit à trois souhaits se retrouve après usage irréfléchi de ce don avec au bout du nez une aune de boudin. Elle hésite, me rappelais-je, entre souhaiter que ce boudin tombe ou prononcer le vœu d'être riche pour faire envelopper l'excroissance d'un étui d'or. Le saxophone est un peu comme un tel prolongement doré, mais sans boudin, songeais-je. Car je n'aurais pas joué du saxo soprano, pour les mêmes raisons qui, après réflexion, m'avaient fait écarter la trompette. Ce qui me ravissait, c'était la courbe. Ce flux doré s'écoulant, semblait-il, de la bouche du souffleur et remontant en s'évasant pour dessiner le cornet béant, comme une corolle et son centre obscur. Ou, plus compliqué dans le cas du ténor, cette ligne ascendante s'inversant pour basculer en longue chute dorée, puis remontant soudain à son tour en un gros cornet. Dans ces hauts et ces bas, dans ces descentes auxquelles succédait toujours un nouvel essor, il y avait quelque chose d'obscurément mais profondément encourageant, me semblait-il.

Le saxo baryton était beau mais exclu. Il ne faut pas non plus exagérer, trop complexe et volumineux, on aurait dit une machine avec de nombreuses tuyères. Au contraire, je pouvais balancer de longues heures entre l'alto et le ténor. Le ténor, plus alambiqué et, du coup, plus rassurant, offrait l'image de la solidité et de la gravité, l'alto avait la fluidité et la clarté des évidences. Je me voyais en vedette sur une pochette avec alternativement l'un ou l'autre de ces deux instruments aux lèvres, figé, rutilant, dans le moment où je les

tripotais et en tirais de lumineux soli, tels étaient mes rêves. Je rêvais, comme la femme au boudin, mais sans crainte, un, ces rêves ne risquaient pas de se réaliser, deux, même s'il m'était échu un saxophone, j'aurais pu l'éloigner de mon corps à ma guise. Mais je ne songeais pas vraiment à me faire offrir un saxophone, sachant bien, sans me le formuler clairement, que dans les faits ce n'aurait jamais été qu'un simple instrument de musique. Alors que si je me contentais d'en caresser le rêve, ce rêve ondulant et doré me prolongerait toujours et partout d'un métal invisible plus lumineux que tous les cuivres. Muni de ce talisman discret, je marchais vers le début des choses sérieuses.

Pierre Ahnne